

Dr David A. DeSilva,

2 Pierre et Jude

Session 1

En explorant le contexte de la deuxième épître de Pierre, nous soulevons plus de questions que nous ne pouvons y répondre de manière décisive, ce qui peut être source de frustration pour certains face à ce texte. Il existe un doute important quant à l'auteur de la lettre et quant à la façon dont son contenu s'inscrit, le cas échéant, dans les paroles de l'apôtre Pierre lui-même. Nous ne savons absolument pas où se trouvait l'auditoire, même si la lettre a été écrite par Pierre.

Seuls le contexte et le message de la lettre en réponse à ces problèmes actuels ressortent clairement, mais ce sont là les fondements les plus importants pour interpréter le texte et entendre ses exhortations continues. 2 Pierre est remarquable par son adaptation de l'avertissement de Jude à une situation nouvelle, mais 2 Pierre est aussi un texte d'un genre extrêmement différent. Alors que Jude est profondément imprégné des traditions juives palestiniennes, 2 Pierre est l'un des textes les plus hellénisés du Nouveau Testament.

Son début se lit comme une inscription bienfaitrice d'une cité grecque. Sa conclusion évoque un débat avec des prédicateurs trop influencés par l'école d'Épicure, philosophe grec influent de la fin du IV^e et du début du III^e siècle av. J.-C. En abordant les défis très particuliers de ses auditeurs, 2 Pierre expose aux lecteurs de toutes les époques les deux points cardinaux de notre vie : notre rédemption par le Christ de nos péchés passés et sa venue en jugement, ainsi que l'avènement d'un royaume où la justice a sa place.

Et cela nous interpelle. Quel genre d'hommes devrions-nous donc être pour honorer notre coûteuse rédemption et vivre de manière à trouver, nous aussi, une place dans la nouvelle création de Dieu ? La deuxième épître de Pierre a été écrite en réponse à l'activité d'enseignants novateurs. L'auteur en donne une première indication claire au chapitre 2, verset 1. Mais de faux prophètes se sont élevés parmi le peuple, comme il en apparaîtra parmi vous de faux docteurs qui introduiront sournoisement des factions destructrices, reniant même le maître qui les a rachetés, attirant sur eux une ruine soudaine.

Le reste du chapitre 2 est consacré au sujet de ces intrus et à la mise en évidence de leur caractère honteux et de leurs pratiques impies, soulignant ainsi leur objectif de saper leur influence et l'attrait de leur message. Une image plus claire de la tendance de ces enseignants apparaît au chapitre 3, versets 3 et 4. Sachez-le dès maintenant. Des moqueurs viendront dans les derniers jours avec mépris, marchant au gré de leurs propres désirs et disant : « Où est la promesse de son avènement ? » Car depuis que nos pères sont morts, tout demeure ainsi depuis le commencement de la création.

La représentation que fait l'auteur du langage du sceptique est sujette à diverses interprétations. On pourrait y voir simplement une affirmation sur l'apparente interminabilité du cours de l'histoire humaine, dans lequel Dieu n'est jamais intervenu de manière bouleversante pour guérir l'injustice et mettre en lumière la justice. On pourrait cependant y voir plus spécifiquement une répudiation de la croyance chrétienne primitive

selon laquelle Jésus reviendrait bientôt, peut-être même du vivant de ses disciples et associés, pour inaugurer le royaume de Dieu dans toute sa plénitude.

On se souvient en effet que Jésus avait dit que certains de ceux qui l'accompagnaient durant son ministère terrestre verraient, je cite, que le royaume de Dieu était venu avec puissance. Pourtant, en 64 apr. J.-C., la plupart des apôtres et des premiers disciples de Jésus étaient décédés sans avoir vu le royaume venir. Au cours de près de 21 siècles d'histoire chrétienne, l'absence de matérialisation du jugement et de la seconde venue, qui ne se soit jamais concrétisée de manière aussi proche ou rapide, a souvent été invoquée pour inciter à abandonner l'espoir apocalyptique au profit d'une reconfiguration des attentes chrétiennes et, par conséquent, de leurs actions envers le monde présent, considéré comme un monde sans fin.

Les enseignants auxquels notre auteur s'oppose ont peut-être été les premiers à défendre un tel argument. À leurs yeux, la disparition d'une génération entière jette un sérieux doute sur l'enseignement des apôtres et, plus précisément, sur celui, réputé, de Jésus concernant la fin des temps, ainsi que sur le témoignage des Écritures de l'Ancien Testament concernant le jour du Seigneur. D'où la défense par notre auteur du témoignage apostolique et scripturaire dans 2 Pierre 1, versets 16 à 21.

Ces enseignants rivaux pourraient chercher à nourrir ce qu'ils percevaient comme un christianisme plus éclairé, libéré des conceptions apocalyptiques juives, qui pouvaient leur paraître rétrogrades et provinciales. De fait, leur scepticisme a souvent été comparé à celui nourri par l'épicurisme, l'un des trois principaux courants de pensée philosophique de l'époque romaine, avec le stoïcisme et le moyen-platonisme. Épicure identifiait le bien suprême à l'ataraxie, une existence sereine.

L'élimination des émotions et autres stimuli générateurs de troubles, de peur, de colère, d'anxiété et de désir devint l'objectif principal de l'autodiscipline et de la discipline des épicuriens. Épicure enseignait que les dieux, étant des dieux, possédaient eux-mêmes le bien suprême et n'étaient donc pas perturbés par les affaires humaines. Comme Diogène Laërce le cite, un être bienheureux et éternel n'éprouve aucun trouble pour lui-même et n'en cause aucun à autrui.

Il est donc exempt de tout mouvement de colère ou de partialité. Épicure concluait explicitement que les dieux ne se soucient pas de punir ceux qui agissent méchamment, ni de favoriser et de récompenser ceux qui agissent avec noblesse. Ceux qui suivaient la pensée d'Épicure soulignaient le fait que tant de méchants restaient impunis si longtemps, parfois toute leur vie, comme preuve que la croyance en la providence et le jugement divins n'était qu'une pure superstition.

L'objectif d'Épicure était de libérer les hommes de la tyrannie de la peur imposée par la religion et d'éliminer ainsi une source majeure d'anxiété et de perturbation de l'expérience humaine. Un effet secondaire malheureux et assez fréquent de son enseignement était une propension à se défaire de la morale conventionnelle pour profiter pleinement du moment présent et se gaver de plaisir. Certes, Épicure lui-même parlait du plaisir comme d'un produit de sa philosophie, mais il le concevait strictement comme une tranquillité, et non

comme une indulgence éhontée, qu'il aurait lui-même considérée comme source de troubles pour la tranquillité d'esprit.

C'est dans ce contexte que la majorité des spécialistes situent aujourd'hui les enseignants éclairés rivaux opposés dans la deuxième épître de Pierre. Leur question : où est la promesse de sa venue ? Cette question, à en juger par la réponse de notre auteur, impliquait également un déni du jugement divin en général et du jugement futur en particulier. Elle introduit une critique épicurienne de l'Évangile chrétien. De même, l'auteur présente les enseignants comme promettant la liberté, objectif épicurien explicite, alors qu'ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption, conséquence courante d'un épicurisme mal vécu.

Le reste du chapitre 3 de 2 Pierre est donc consacré à la confirmation de la promesse scripturale et apostolique, à la fois en ce qui concerne le jour de la reddition de comptes devant Dieu et la dissolution du cosmos actuel au profit d'une nouvelle création. Il vise également à répondre aux objections du maître rival à la conviction qui allait être consacrée dans le Symbole de Nicée. Il reviendra pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura pas de fin.

Il semblerait que le déni, tout comme l'affirmation d'un jour de jugement dont dépendrait l'éternité dans un cosmos renouvelé, ait eu de graves conséquences sur la pratique éthique. Cela transparaît à la fois dans la critique cinglante de l'auteur du laxisme éthique des enseignants rivaux tout au long du chapitre 2 et dans son appel à la recherche de la justice et de la sainteté auprès de son auditoire au chapitre 3. En revenant au chapitre d'ouverture, nous constatons que l'auteur s'était déjà préparé à répondre à ces préoccupations. La seconde moitié du chapitre 1 se concentre sur l'événement de la transfiguration de Jésus, considérée ici comme une préfiguration prophétique de la gloire que Jésus portera à son second avènement.

En effet, l'événement de la transfiguration lui-même est présenté comme une preuve de ce second avènement, contre les doutes soulevés par les enseignants rivaux. Le premier paragraphe du chapitre 1 se concentre donc sur l'impératif éthique de la vie chrétienne. Notre purification des péchés passés doit nous pousser vers un cheminement vers la sainteté et la justice, pour lesquels nous avons été amplement préparés par Dieu lui-même, contre la trajectoire éthique vécue et enseignée par les enseignants rivaux.

Comme pour la lettre de Jude, les mots les plus controversés de la deuxième épître de Pierre sont ceux du début : « Siméon Pierre ». Siméon Pierre, esclave et apôtre de Jésus-Christ, se présente explicitement comme un texte écrit par l'apôtre Pierre.

L'utilisation du double nom rend cela d'autant plus clair, peu avant son martyre au cours des dernières années du règne de Néron, quelque part entre 64 et 68. Comme Paul, Jacques, Jude et Jean le voyant, Pierre ici, mais pas dans 1 Pierre, s'identifie à la fois comme un esclave et un apôtre de Jésus-Christ.

La première implique la prétention d'agir entièrement au nom de Jésus plutôt qu'en son propre nom. Et si l'esclavage était généralement considéré comme un statut dégradé par rapport à l'être divin, il impliquait également un droit à l'honneur en tant que représentant et membre de la famille divine. Le terme apôtre implique également d'agir en tant

qu'envoyé désigné de Jésus-Christ et, à ce titre, en tant que personne investie de l'autorité de celui qu'il représente.

Plusieurs caractéristiques de cette lettre incitent cependant les lecteurs à hésiter quant à son origine, ou à son origine, de la bouche de Siméon Pierre. Tout d'abord, le style grec dense, voire oisif, de la lettre semble d'une portée excessive pour un ancien pêcheur en Galilée, malgré l'ampleur de son ministère en territoires hellénophones durant la seconde moitié de sa vie. Le style est également sensiblement différent de celui de la première épître de Pierre, qui était déjà d'une portée considérable pour ce pêcheur galiléen.

Deuxièmement, certaines pensées sont particulièrement grecques et peu juives. Par exemple, le salut est ici conçu comme une participation à la nature divine et une échappatoire à la déchéance du monde causée par le désir, deux notions très grecques. Le lieu du châtement est appelé Tartare, un terme plus spécifique que le terme générique Hadès ou Shéol, et particulièrement grec, qui plus est, désignant les royaumes du châtement dans la mythologie grecque.

Troisièmement, la deuxième épître de Pierre contient très peu de verbiage issu des Écritures juives, ce qui est particulièrement inhabituel compte tenu de l'abondance de ce type de verbiage dans la première épître. La remise en question de l'attribution de cette lettre n'est pas un phénomène moderne, comme en témoigne Eusèbe, écrivant au début du IV^e siècle. Pierre, sur lequel l'Église du Christ est fondée, a laissé une épître reconnue, et il se pourrait qu'il en soit une seconde également, car elle est mise en doute.

Jérôme, au Ve siècle, avait remarqué les problèmes stylistiques et conceptuels liés à l'attribution de la lettre à Pierre. Deux épîtres, conservées jusqu'à l'époque de Pierre, présentent également des divergences de style, de caractère et de structure des mots, ce qui laisse supposer qu'il a eu recours à des interprètes différents selon les besoins. La solution proposée par Jérôme demeure un élément important de toute théorie de l'auteur cherchant à préserver un lien direct entre la lettre et l'apôtre.

Un interprète, ou quelle que soit la manière dont nous concevons l'assistance du secrétariat, a donné à la lettre sa formulation spécifique. L'essence est peut-être pétrinienne, mais l'expression elle-même ne l'est certainement pas.

Jean Calvin a également abordé la question de front dans l'introduction de son commentaire sur la deuxième épître de Pierre. Puisque son nom y est inscrit, se faire passer pour un autre aurait été une fiction, indigne d'un ministre du Christ. Ainsi, cela doit provenir de Pierre, non pas qu'il l'ait écrit lui-même, mais que l'un de ses disciples ait exposé par écrit, sur son ordre, les choses que la nécessité des temps exigeait, bien que je ne reconnaisse pas ici le langage de Pierre.

Le présupposé incontestable de Calvin mérite d'être souligné. La seconde épître de Pierre ne peut être pseudonyme, car une telle fiction serait indigne d'un ministre du Christ. On peut se demander si les habitants de la Méditerranée de la fin du I^{er} siècle auraient partagé son point de vue.

Néanmoins, la conclusion de Calvin, essentiellement identique à celle de Jérôme, est particulièrement importante à noter. Une fois encore, s'il existe un lien entre la lettre et

l'apôtre, il est fortement médiatisé par le rédacteur chrétien inconnu à qui Pierre a confié la tâche de transcrire ses pensées. Comme Jérôme, Calvin reconnaît l'importance de cette médiation, parallèlement à son attribution générale de la lettre à l'apôtre.

Je ne reconnais pas ici le langage de Pierre, par lequel il pourrait désigner le discours qui lui est attribué dans les Actes ou le verbiage de la Première Épître de Pierre. Un certain degré de médiation entre l'auteur et le texte n'est pas inhabituel dans le monde antique, y compris dans les pages du Nouveau Testament. Il suffit de considérer les lettres de Paul écrites avec l'aide d'un scribe ou d'un secrétaire.

Nous connaissons même le nom de Tertius, celui qui a participé à la rédaction de l'épître aux Romains. Les différences stylistiques entre la Première et la Seconde Épître de Pierre devraient nous alerter, comme elles ont alerté Jérôme et Calvin, sur la mesure dans laquelle cet écrivain, souvent invisible, a participé et contribué à la formation du texte final. Le premier scénario que nous pouvons imaginer pour la composition de la Seconde Épître de Pierre, comme nous venons de l'explorer, est celui où Pierre autorise la rédaction d'une lettre en son nom, dont le style, l'expression et, dans une mesure inconnue, le contenu, ont été fournis par cet associé de confiance.

De nombreux spécialistes privilégient cependant un second scénario : un chrétien fidèle écrit une lettre au nom de Pierre pour faire valoir l'autorité de l'apôtre, et très probablement son enseignement, face aux problèmes survenus après sa mort, défendant ainsi la tradition apostolique contre des enseignants rivaux qui mettent en péril l'héritage que Pierre et ses pairs apostoliques leur ont légué. Selon ce scénario, la Deuxième Épître de Pierre est une œuvre pseudonyme, c'est-à-dire dont la paternité est fautive. Un facteur contextuel fréquemment évoqué par ces spécialistes est l'existence du genre du Testament, un texte censé contenir le discours sur son lit de mort d'un personnage célèbre et important du passé, donnant des instructions à sa descendance, et contenant souvent aussi des souvenirs personnels d'épisodes de la vie du personnage, ainsi que des prédictions concernant l'avenir, l'approche de la mort étant souvent considérée comme un moment de clairvoyance.

De nombreux exemples de ce genre subsistent. Les Testaments des Douze Patriarches, d'Abraham, de Moïse et de Job comptent parmi les plus connus. Les spécialistes ont observé plusieurs similitudes entre la Deuxième Épître de Pierre et ces Testaments.

Premièrement, Pierre évoque des souvenirs de son expérience, notamment de la transfiguration (v. 116-118). Pierre exprime sa conscience de sa mort imminente et, par conséquent, son désir de fournir un enseignement moral (v. 112-115). Troisièmement, il évoque le contenu même de cet enseignement moral, présent tout au long de la lettre.

Et quatrièmement, les prédictions d'une crise présente et future, et de l'intervention finale de Dieu. La deuxième épître de Pierre est, bien sûr, rédigée sous forme de lettre. On peut soutenir que la forme typique de communication apostolique, la lettre, aurait été jugée plus appropriée pour un testament apostolique.

D'autres indices potentiels de pseudonymat incluent, tout d'abord, l'observation du sceptique. Où est la promesse de sa venue ? Depuis que les pères se sont endormis, tout continue comme au commencement de la création. Les paroles sceptiques spécifiques

attribuées à ces moqueurs auraient pris toute leur force après la mort de tous les apôtres qui accompagnaient Jésus, donc suite à l'échec de telles paroles que nous trouvons dans l'Évangile de Marc.

Juste avant sa transfiguration, Jésus avait dit : « En vérité, je vous le dis, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance. » Puis, au milieu de son discours apocalyptique, Jésus affirme : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. » Certains ont remarqué que les prédictions concernant les faux docteurs sont faites au futur dans les premiers versets des chapitres 2 et 3, mais qu'elles sont appliquées au présent aux individus qui troublent actuellement la ou les congrégations concernées.

Ces érudits ont suggéré que c'est ainsi que l'auteur pseudonyme affirme, d'une part, que les prédictions et les avertissements apostoliques authentiques, datant de plusieurs décennies, s'accomplissent désormais, les faux docteurs poursuivant leur œuvre en présence de l'auteur et de ses auditeurs. L'incorporation par l'auteur d'éléments de la lettre de Jude, après d'importantes modifications, est souvent considérée comme davantage compatible avec un auteur post-apostolique qu'avec une écriture pétrinienne, laissant toutefois le texte apostolique, voire totalement pétrinien. Ceux qui soutiennent ce second scénario soulignent bien sûr également que le style et le vocabulaire grecs sont nettement non pétriniens.

Avant d'écarter d'emblée cette possibilité, il convient de considérer que, dans l'Antiquité, l'attribution d'un pseudonyme pouvait être interprétée, dans certains cas, comme une tromperie aux intentions malveillantes, mais aussi, dans d'autres, comme un hommage sincère, motivé par le désir de perpétuer ou de préserver l'enseignement d'un personnage vénéré. Prenons l'exemple de Pythagore, philosophe et mathématicien grec du VI^e siècle av. J.-C. Il n'a rien écrit lui-même, mais d'anciens catalogues de livres lui attribuent des centaines de titres, dont certains nous sont parvenus sous forme de manuscrits complets.

Ses étudiants ont recueilli et consigné ce dont ils se souvenaient de ses enseignements sur divers sujets et les ont publiés sous le nom du professeur plutôt que sous le leur, estimant plus juste de leur attribuer le contenu tel qu'il provenait de lui, même s'il n'est devenu écrit que par leur intermédiaire. La théorie de l'auteur pseudonyme se heurte cependant à un obstacle majeur concernant la deuxième épître de Pierre. Les dirigeants de l'Église primitive ne semblent jamais avoir admis le pseudonymat comme une pratique acceptable.

Ceci résulte probablement de l'usage répandu du pseudonymat tout au long des II^e et III^e siècles pour promouvoir des croyances hérétiques, les présentant comme les enseignements secrets de Jean, Jacques ou Thomas. Mais même une œuvre largement irréprochable, si l'on découvrait qu'elle avait été écrite sous un pseudonyme, était rejetée. Par conséquent, toute tentative d'inscrire au canon des lettres comme Jude et 2 Pierre impliquait nécessairement d'affirmer leur authenticité en tant qu'écrits apostoliques.

Il s'agit donc d'une arme à double tranchant. Accorder une grande valeur au contenu d'un texte reviendrait à revendiquer son authenticité comme témoignage apostolique, qu'il ait été ou non écrit par cet apôtre. La paternité de la 2^e épître de Pierre reste une question insaisissable, et balayer d'un revers de la main la complexité des preuves trahirait la justesse de la preuve.

Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, cependant, c'est que la lettre représente clairement le contenu apostolique : le récit de la transfiguration, les avertissements concernant les faux docteurs, l'assurance du jugement divin des impies et la délivrance des fidèles. Elle reflète également l'intention apostolique, à savoir le désir de maintenir ses lecteurs en phase avec, pour reprendre une formule de Jude, la foi transmise une fois pour toutes aux saints. Si nous décidons d'en affirmer la paternité pétrinienne, nous devons le faire en tenant compte des difficultés que pose l'attribution du style et d'une partie du contenu à Pierre comme auteur unique.

Jérôme et Calvin ouvrent la voie à une affirmation fondamentale de la paternité pétrinienne. Ce texte est, à tout le moins, largement relayé par un proche de Pierre. Le texte de la deuxième épître de Pierre s'ouvre par une formule de salutation épistolaire typique : « expéditeur aux destinataires », « salutations », développée comme c'est souvent le cas dans les premiers cercles chrétiens.

Siméon Pierre, esclave et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu une foi d'égale valeur à la nôtre par la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, que la grâce et la paix vous soient multipliées dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur. Cette salutation d'ouverture ne donne que très peu d'informations sur l'auditoire. Elle révèle seulement qu'ils sont chrétiens.

Au début du chapitre 3, l'auteur fait référence à une lettre antérieure de Pierre. Bien-aimés, voici la deuxième que je vous écris. J'essaie d'éveiller votre sincérité en vous rappelant les paroles prononcées autrefois par les saints prophètes et le commandement du Seigneur et Sauveur transmis par vos apôtres.

Il est tentant d'identifier cette lettre antérieure à notre première épître de Pierre, ce qui signifierait que la seconde est également adressée aux chrétiens d'une ou plusieurs provinces d'Asie Mineure occidentale auxquelles elle s'adresse : les provinces romaines d'Asie, de Galatie, de Cappadoce, du Pont et de Bithynie. Mais dans quelle mesure faut-il se fier à ce lien pour déterminer le destinataire de cette épître ? On suppose que Pierre n'a écrit que ces deux lettres, si tant est qu'il les ait écrites toutes les deux, au cours de trois décennies ou plus de ministère.

Nous savons qu'une figure apostolique majeure pouvait écrire des lettres importantes qui sont restées introuvables. Dans le cas de Paul, nous pourrions citer simplement la précédente épître aux Corinthiens, mentionnée dans 1 Corinthiens 5, 9 à 11, et la lettre pleine de larmes mentionnée dans 2 Corinthiens 2, versets 3 et 4, ainsi que l'épître aux Laodicéens, mentionnée dans Colossiens 4, si celle-ci n'est pas notre épître aux Éphésiens ou n'y est pas incorporée, comme l'ont suggéré certains érudits. La référence de l'auteur de la deuxième épître de Pierre aux lettres de Paul, enseignant que la patience de Dieu est destinée à conduire les hommes à la repentance, est également quelque peu problématique pour un public de Turquie occidentale, car ce n'est que dans l'épître aux Romains, chapitre 2, verset 4, que Paul formule précisément cette affirmation.

Méprisez-vous les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa patience ? Ne réalisez-vous pas que la bonté de Dieu est destinée à vous conduire à la repentance ? Je préfère donc ne pas trop m'attarder sur l'identification des auditeurs de la deuxième épître de Pierre avec

ceux de la première épître de Pierre, comme s'il s'agissait d'une relation comparable à celle de la première et de la deuxième épître aux Thessaloniciens ou de la première et de la deuxième épître aux Corinthiens. La description de l'auditoire au chapitre 1, verset 2, mérite cependant qu'on s'y arrête pour ceux qui ont reçu une foi d'égale valeur en la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

L'auteur exprime ainsi sa bienveillance et son estime envers son public, ce qui contribue toujours positivement à sa réceptivité aux paroles qui suivent. Il souligne également de manière stratégique la valeur de la foi telle que le public l'a reçue de ses fondateurs, une foi qui incluait la conviction que Dieu jugera le monde et tiendra chacun responsable selon ses justes normes, ainsi que la conviction que la création matérielle actuelle n'est pas le lieu ultime et éternel de l'existence. Cela peut avertir le public dès le départ que la foi qu'il a initialement embrassée possède une valeur suffisamment significative pour le défendre contre les innovations des sceptiques qui se sont infiltrés dans la ou les congrégations auxquelles il s'adresse.

L'introduction de la lettre pourrait également être une affirmation précoce de la divinité de Jésus, parlant de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ dans une construction grammaticale suggérant fortement que l'auteur se réfère à une seule entité. La lecture du Codex Sinaiticus, « notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ », révèle probablement le malaise d'un scribe face à la formulation inhabituelle, quoique finalement orthodoxe, de « notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Mais cette interprétation minoritaire devrait probablement être écartée comme une modification des scribes, étant la moins difficile à interpréter.

Au lieu du simple mot « salutations », on trouve, comme dans la plupart des lettres du Nouveau Testament, un souhait de grâce et de paix pour leurs destinataires. La célébration de la grâce divine est, bien sûr, au cœur de tout discours chrétien primitif, mais elle constitue le point de départ de cette lettre, comme nous le verrons au chapitre 1, versets 3 à 11. La deuxième épître de Pierre cherche à transmettre une foi philosophiquement respectable, mais néanmoins orthodoxe.

Entre les mains de cet auteur, le christianisme orthodoxe n'est inférieur à aucune philosophie populaire actuelle et peut résister aux critiques, mais il ne sacrifiera pas non plus ses principes fondamentaux pour atteindre cette respectabilité. L'auteur avance à cet égard en présentant le discipulat chrétien comme un processus de croissance incessante vers une vie de vertus largement reconnues, dans la mesure où sa puissance divine nous a tout donné en vue de la vie et de la piété, par la reconnaissance de celui qui nous a appelés par sa gloire et sa vertu, par lesquelles il nous a donné les précieuses et très grandes promesses, afin que, par elles, vous deveniez participants de la nature divine, fuyant la corruption qui règne dans le monde par la convoitise.

En y mettant toute votre diligence et toute votre activité, ajoutez à votre foi la vertu, à votre vertu la connaissance, à votre connaissance la maîtrise de soi, à votre maîtrise de soi la persévérance, à votre persévérance la piété, à votre piété l'amour fraternel, et à votre amour fraternel un amour sans bornes. Car, comme ces choses sont parmi vous et abondent parmi vous, elles vous assureront de ne pas rester stériles dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Car ceux en qui ces choses font défaut sont tellement myopes qu'ils en deviennent aveugles, oubliant la purification de leurs péchés passés.

C'est pourquoi, frères et sœurs, investissez-vous pleinement dans l'accomplissement de votre vocation et de votre choix. Car en agissant ainsi, vous ne trébucherez jamais. Car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera pleinement accordée.

L'auteur s'ouvre sur un langage qui résonnerait avec les inscriptions proclamant la résolution d'une ville à honorer ses bienfaiteurs, telles que celles qui apparaissent dans les espaces publics des villes où vivent les destinataires. Les bienfaits que cet auteur célèbre, bien sûr, sont ceux accordés par Dieu, dont la puissance divine nous a tout donné en vue de la vie et de la piété, qui nous a appelés par sa propre gloire et sa vertu, par lesquelles il nous a donné les précieuses et très grandes promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, fuyant la corruption qui règne dans le monde par la convoitise. L'auteur conceptualise le salut en termes très grecs ici, au chapitre 1, verset 4. Le salut signifie participer à la nature divine, ce qui comprendrait l'immortalité, la perfection morale et la plénitude.

Le salut signifie, en même temps, échapper à la corruption ou à la décadence inhérente au monde matériel, décadence que l'auteur attribue aux effets du désir sur l'expérience humaine. L'auteur peut d'emblée intégrer le langage et la pensée de la philosophie éthique gréco-romaine afin d'offrir à ses auditeurs, en contrepoint direct aux plaintes des sceptiques concernant la foi apostolique, l'assurance que la foi qu'ils ont reçue est véritablement éclairée et en parfaite harmonie avec les plus hauts idéaux célébrés dans le monde gréco-romain. Il est tout à fait contre-culturel pour moi, dans mon propre contexte américain, de considérer le désir comme quelque chose de négatif.

Je rencontre toutes sortes d'incitations à rêver grand, à profiter des biens et des plaisirs de la vie, voire à accomplir de grandes choses, selon la définition que mes pairs, façonnés par la société, donnent à ce terme. Je suis confronté à toutes sortes d'attraits cherchant à stimuler mon désir, qu'il s'agisse d'un nouvel appareil électroménager, d'une nouvelle voiture, d'un nouveau médicament, d'une nouvelle boisson, d'un nouveau snack, d'un nouveau restaurant, d'une nouvelle station balnéaire, d'un nouveau film, d'un nouvel ordinateur, de nouveaux meubles de cuisine ou d'un nouveau véhicule. Vouloir semble aussi normal, aussi nécessaire, que respirer dans le monde qui m'entoure.

Notre auteur nous parle d'une culture lointaine, qui savait aussi bien que nous ce que c'était que désirer, mais qui était aussi plus critique, plus méfiante à l'égard du désir et de ses effets sur la vie humaine. Un lieu commun de l'éthique aux époques grecque et romaine était celui-ci : pour parvenir à une vie constamment vertueuse, la raison devait toujours et systématiquement garder le dessus sur ses désirs.

Cependant, laisser libre cours à ses pulsions, à ses désirs et à ses sentiments revenait à abandonner la quête des vertus qui rendaient une vie digne d'être vécue. L'éthique chrétienne primitive n'était pas moins rigoureuse. Notre auteur nous avertit que le désir a contribué de multiples façons à corrompre le monde bon et la vision divine de la vie en ce monde.

L'avidité conduit à des pratiques écologiques non durables, à l'oppression des faibles pour jouir d'une plus grande part des biens convoités, à empêcher les autres d'avoir

suffisamment pour que je puisse accéder à davantage. Le désir sexuel peut déformer les relations, les briser, et même entraîner une victimisation systématique et violente de personnes transformées en objets de convoitise. Mais le désir n'a pas besoin de conduire à des maux aussi évidents pour contribuer à la corruption et à la ruine du monde.

Je soupçonne que, pour beaucoup d'entre nous, la plus grande menace vient de désirs banals qui nous distraient, nous occupent, nous détournent de notre temps, de notre attention et de notre énergie, nous empêchant de poursuivre l'itinéraire d'évacuation que Dieu nous a tracé et pour lequel il nous a préparés. Résultat : nous courons le risque de nous retrouver encore à errer inutilement au point zéro lorsque la catastrophe frappera. Mais il existe aussi un désir sacré. Dieu nous a fait de précieuses et très grandes promesses, et l'auteur ne fait que nous encourager à désirer ces choses, à devenir le reflet de la justice de Dieu dans ce monde par l'œuvre de son Esprit en nous et parmi nous, à recevoir une entrée généreuse dans le royaume éternel de notre Seigneur Jésus-Christ, une place dans la présence pure et éternelle de Dieu, à partager sa vertu et sa bonté plutôt que la corruption de ce monde.

Les promesses de Dieu nous offrent ce qui mérite vraiment d'être désiré. Si nous concentrons nos désirs sur ce que Dieu nous a promis, ils travailleront pour nous plutôt que contre nous. Nous cesserons de nous laisser entraîner par nous-mêmes, au mieux vers la distraction, au pire vers la destruction, et nous nous laisserons porter vers le salut.

Qu'il s'agisse de ses aspects positifs ou négatifs, le salut n'implique pas une téléportation instantanée vers le havre de paix de l'éternité. Il consiste plutôt à suivre la voie d'évacuation que Dieu a gracieusement tracée pour nous qui sommes déterminés à échapper à la corruption du monde par le désir. La conclusion de l'auteur à ce paragraphe est révélatrice à cet égard.

C'est en suivant cette voie d'évacuation que nous serons admis dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, comme nous le lisons au verset 11 du chapitre 1. L'auteur célèbre la grâce divine. En même temps, il appelle ses auditeurs à y répondre avec grâce. Les promesses que Dieu leur a présentées devraient susciter une réponse zélée et diligente, comme l'affirme l'auteur au verset 5. Concernant précisément cette chose, à savoir la grâce divine pour échapper à la corruption qui, autrement, serait la fin de l'existence de tout être humain, déployons tout notre zèle pour entreprendre le voyage qui mène à la jouissance des grandes et précieuses promesses de Dieu, à savoir l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Tout comme les inscriptions honorant les bienfaiteurs s'orientent vers une déclaration des actions que les bénéficiaires s'engagent à entreprendre pour honorer le bienfaiteur, notre auteur expose les actions que le public doit continuer à entreprendre pour honorer les dons et les promesses de Dieu, ainsi que l'investissement coûteux que leur divin bienfaiteur a consenti pour rendre cela possible. L'auteur trace un chemin, un plan d'évacuation, une voie d'évacuation pour continuer à laisser derrière nous ce monde sujet à la décadence et à la ruine, et pour continuer à avancer vers l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur Jésus-Christ, qui marquera notre arrivée dans le port sûr et éternel. En faisant tous les efforts possibles pour cela, ajoutez à votre foi la vertu, à votre vertu la connaissance, à votre connaissance la maîtrise de soi, à votre maîtrise de soi la persévérance, à votre

persévérance la piété, à votre piété l'amour fraternel, et à votre amour fraternel un amour sans bornes.

Car, comme ces choses vous appartiennent et abondent parmi vous, elles veilleront à ce que vous ne restiez pas stériles dans votre reconnaissance de notre Seigneur Jésus-Christ.

L'auteur emploie ici un procédé rhétorique appelé sorites ou climax. L'orateur propose une chaîne de concepts, chacun constituant un lien menant au suivant.

Ce procédé est particulièrement utile lorsqu'un orateur souhaite tracer un chemin et ses conséquences. Il peut servir d'avertissement, comme dans Jacques chapitre 1, versets 14 à 16, où le désir, ayant conçu, engendre le péché, et le péché, parvenu à maturité, engendre la mort. Il peut également servir à encourager la poursuite d'un chemin, comme dans La Sagesse de Salomon, chapitre 6, versets 17 et suivants, où le souci de l'instruction constitue l'amour de la sagesse, et l'amour de la sagesse implique l'observance de ses lois, et l'observance de ses lois apporte l'assurance de l'immortalité, et l'immortalité rapproche de Dieu.

donc approprié ici, car l'auteur expose le chemin que les croyants doivent emprunter pour atteindre le but que Dieu leur a promis. Venir à la foi n'est que le début. Le point de départ de ce plan d'évacuation.

Au cœur de votre foi, nourrissez-vous aussi de vertu. L'auteur utilise le mot grec arete, qui signifie excellence morale ou engagement envers les normes éthiques les plus élevées. La foi en Jésus et en ses promesses doit porter ses fruits en termes de transformation éthique.

Dans un contexte de croissance vertueuse, l'auteur encourage à approfondir la connaissance. Non pas une connaissance ésotérique, mais une connaissance toujours plus approfondie de la foi, tout aussi précieuse, à laquelle les destinataires ont été initiés, depuis les enseignements de Jésus et des apôtres jusqu'à la connaissance expérimentale d'une vie d'excellence morale et l'assurance que les bénéfices l'emportent sur les inconvénients. L'auteur pense au type de connaissance qui permet d'exercer la maîtrise de soi.

Un engagement d'une importance capitale où le désir est la principale source de la corruption, de la décadence, de la ruine dont nous fuyons. De plus, l'auteur affirme que le croyant a besoin d'endurance pour conserver l'énergie nécessaire à ce vol au long cours, en résistant à toute tentation et distraction, et en repoussant les forces culturelles étonnantes qui s'opposent à notre engagement envers la maîtrise de soi. Ces forces prônent quotidiennement l'autosatisfaction, l'autosatisfaction et l'investissement égocentrique.

Au-delà de l'endurance, l'auteur encourage à cultiver la piété, la piété, une vie centrée sur Dieu, qui place au cœur de ses préoccupations le don de ce qui lui est dû. Et bien sûr, si l'on s'attache à vivre avec Dieu au centre, l'endurance et la maîtrise de soi s'imposeront naturellement. Dans cette vie centrée sur Dieu, l'auteur encourage à cultiver continuellement l'amour pour ses frères et sœurs dans la maison de Dieu.

Le terme grec utilisé ici, « Philadelphie », l'amour qui devrait caractériser les relations fraternelles, a reçu une grande attention dans l'éthique gréco-romaine. Il devait se manifester par un engagement à partager des idéaux, à partager des ressources matérielles, à coopérer pour le bien commun plutôt qu'à rivaliser pour un bénéfice individuel, à

préserver l'harmonie et à pardonner les offenses. C'est précisément cette philosophie que les premiers dirigeants chrétiens cherchaient à cultiver parmi ceux que Dieu avait faits frères et sœurs dans la famille qu'il avait formée par l'adoption en son fils Jésus-Christ.

Au-delà de cela, et pour couronner le tout, l'auteur recommande de cultiver l'agapè, ce que j'ai défini comme l'amour sans limites. Cet amour qui ne dépend de rien d'extérieur, d'aucun lien de parenté, qu'il soit naturel ou spirituel, mais naît simplement d'une personnalité enfin parvenue à partager la nature divine dont parlait l'auteur. La nature divine du Dieu qui est amour, selon 1 Jean chapitre 4. Ce sens n'était pas inhérent au mot grec agapè, mais les premiers chrétiens se sont emparés de ce terme moins fréquemment utilisé pour désigner l'amour dans leur monde et l'ont utilisé comme point central pour développer leur philosophie particulière d'aimer les autres comme le Christ les avait aimés.

L'auteur assure à son auditoire que, puisque ces choses vous appartiennent et abondent parmi vous, elles vous permettront de ne pas être improductifs ni stériles dans votre reconnaissance du Seigneur Jésus-Christ. Et selon lui, cultiver ces fruits particuliers et les amener à une récolte abondante et abondante est loin d'être un complément facultatif à la foi. Il poursuit : « Car ceux qui manquent de ces choses sont si myopes qu'ils en deviennent aveugles, oubliant la purification de leurs péchés passés. »

L'image d'une myopie profonde, même si elle n'est peut-être pas la plus douce, est tout à fait pertinente. L'une des plus grandes menaces à notre capacité à mettre toute notre diligence au service de la vie que le Christ nous a donnée par sa mort, ce sont les affaires d'aujourd'hui, jour après jour. Et, soyons honnêtes, ce qui n'est pas nos affaires d'aujourd'hui, jour après jour, ce sont ces heures que nous gaspillons souvent en divertissements passifs et en distractions finalement dénuées de sens.

L'auteur appelle les chrétiens à être clairvoyants, à vivre le regard fixé sur l'aube du retour du Christ, à organiser leur vie dès maintenant pour être irréprochables, voire célébrés ce jour-là. À entendre les paroles d'une autre parabole familière : « Bien, bon et fidèle serviteur ». À consacrer aujourd'hui la majeure partie de notre attention et de nos efforts à des occupations et des distractions qui n'auront aucune importance ce jour-là.

Quelle meilleure étiquette l'auteur pourrait-il donner à cela que la forme la plus grave de myopie ? L'auteur ajoute cependant une nouvelle accusation. Ne pas avancer sur cette voie d'évacuation, c'est oublier l'investissement coûteux que Jésus a fait en vous pour vous mettre sur ce chemin, en oubliant la purification de vos péchés passés. Oublier les bienfaits reçus était considéré comme un échec déplorable dans le monde de l'auteur.

Cicéron, sénateur et homme d'État romain du milieu du 1er siècle avant J.-C., écrivait : « Tous les hommes méprisent l'oubli des bienfaits, le considérant comme une atteinte à leur propre personne, car cela décourage la générosité. Ils considèrent l'ingrat comme l'ennemi de tous ceux qui sont dans le besoin. » De même, Sénèque, écrivant un siècle plus tard, disait que celui qui ne rend pas un don est ingrat, mais que celui qui oublie un don une fois donné est le plus ingrat de tous.

Qui est plus ingrat que celui qui a si complètement oublié le don qui aurait dû rester à sa première pensée qu'il en a perdu toute connaissance ? La purification du péché, que tous les auditeurs associeraient à la mort de Jésus pour eux et reconnaîtraient donc comme un

bienfait coûteux, bien que reçu avec confiance, les pousse également à la seule réponse logique au don de Dieu, puisque ce don immense exige de vivre la vie pour laquelle cette purification a été accordée. Ainsi, notre auteur conclut ce paragraphe : frères et sœurs, investissez-vous pleinement pour assurer votre appel et votre choix, car en faisant cela, vous ne trébucherez certainement pas, car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera abondamment assurée. L'auteur peut remettre en question nos notions du salut et les réponses que nous pouvons avoir en tête et prêcher du haut de nos chaires à la question : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » Pour l'auteur de 2 Pierre, le salut n'est pas une simple décision isolée ; il s'agit de suivre un itinéraire d'évacuation.

La décision est importante, mais il faut choisir de suivre la voie d'évacuation, car le salut et la sécurité se trouvent à la fin, et non au début. La route commence par la foi, et la foi nous emmène sur un chemin vers la ressemblance avec le Christ, vers une vie pour les autres, vers un don de soi toujours plus profond, permettant à Dieu d'accomplir son dessein quant à ce que nous deviendrons et aux fruits que nous porterons pour lui tout au long de notre vie. John Wesley et les méthodistes partageaient largement la vision du salut de cet auteur.

Parmi les premiers méthodistes, la principale condition d'admission au groupe était, je cite, le désir de fuir la colère à venir, et cette fuite impliquait un engagement à vie à utiliser toute l'aide divine, tous les moyens de grâce pour grandir en sainteté et en droiture. Les membres du mouvement se cherchaient et s'encourageaient mutuellement à faire preuve de la plus grande diligence pour découvrir comment se soustraire à toute forme de mal et s'investir dans le bien, tout en recherchant ce second repos que l'on croyait être le but du Saint-Esprit pour chaque chrétien. À savoir, parvenir à ce point où l'amour de Dieu et l'amour du prochain guident toutes nos actions et interactions.

Suivre le Christ impliquait une longue obéissance dans la même direction, et non une longue inertie sur le même banc. Plutôt que de poser la question inélégante : « Que dois-je faire pour être réellement sauvé ? », l'auteur exhorte ses auditeurs à vivre une réponse pleine de grâce. Il leur explique que pour sécuriser leur appel et leur choix par Dieu, il ne faut pas formuler un argument théologique paresseux qui pourrait nous permettre de nous dispenser de suivre la voie d'évacuation divine.

Il nous invite plutôt à affermir notre vocation et notre choix en poursuivant cette réponse concrète à l'appel et au choix de Dieu, qui fait de nous des personnes dignes d'appartenir au royaume éternel de notre Seigneur Jésus-Christ, là où la justice a sa place. L'auteur affirme que nous y parviendrons en nous consacrant à la poursuite du chemin que toutes les dispositions de la puissance divine nous poussent naturellement et légitimement. C'est là, pour l'auteur, le fondement le plus sûr de toute doctrine d'assurance.

En faisant ces choses, vous ne trébucherez sûrement pas sur le chemin vers ce royaume.